

données de nouvelles variétés, adaptées aux différents contextes naturels. Tout est trié, étudié, cultivé et récolté à la main, ce qui écarte tout risque de contaminer les plantes et leur précieux patrimoine génétique.

À la chasse au trésor

En pressant le pas vers la Salle rose, nous arrivons à temps pour assister à la signature d'un accord de coopération entre les représentants de trois instituts botaniques japonais et le centre russe. Les deux pays s'engagent dans une recherche commune sur les maladies touchant certaines variétés de pommes de terre. « Nous avons l'expérience et les outils pour tester ce genre de virus », indique Nikolai Dzioubenko. En échange, le Japon a promis à l'Institut une aide financière. « C'est un grand pas pour la coopération russo-japonaise », se félicite le directeur, en levant un verre de cognac en l'honneur de l'événement.

Les Japonais ne sont pas les seuls à s'intéresser à l'expérience et à l'héritage unique de l'Institut pétersbourgeois. « Plusieurs agronomes étrangers ont déjà fait appel à nous pour ressusciter des espèces endémiques, disparues chez eux », poursuit, fièrement, le professeur Dzioubenko. L'Institut Vavilov a notamment permis à l'Éthiopie de récupérer une variété de blé, disparue après la guerre civile qui a ravagé le pays, tandis que des fermiers allemands y ont retrouvé deux variétés de lentilles disparues chez eux pendant l'entre-deux-guerres.

Les derniers chasseurs de trésors en date sont des agronomes de Lyon : « À l'issue d'un audit, nous avons constaté que trois quarts des variétés locales régionales avaient disparu de nos terres », indique Stéphane Crozat, ethnobotaniste et directeur du CRBA (Centre de ressources de botanique appliquée) lyonnais, contacté par *Le Courrier de Russie*.

En parcourant les bases de données des diverses banques de semences mondiales, les agronomes français ont découvert que la solution se trouvait à Saint-Pétersbourg. « L'Institut Vavilov possède les semences de pas moins de 270 de nos variétés locales de fruits et légumes disparues », poursuit Stéphane Crozat, en charge du projet depuis le début.

Vavilov à la rescousse

Après un premier voyage à Saint-Pétersbourg en 2014, les scientifiques lyonnais ont conclu un partenariat avec les Russes. L'Institut Vavilov a fourni aux agronomes français une trentaine d'échantillons

de semences de variétés locales disparues de France depuis au moins cent ans. En échange, les agronomes français ont offert aux botanistes russes des échantillons absents de leurs collections.

« L'Europe a perdu la quasi-totalité de ses variétés locales au cours de la Seconde Guerre mondiale », explique le directeur de l'Institut russe. Et le peu qu'il restait a été détruit par les sortes plus productives importées des États-Unis au moment du développement de l'agriculture industrielle. « Mais heureusement, Vavilov était passé par là avant ! », s'enthousiasme le professeur. L'éminent botaniste a voyagé en France en 1913 et 1914, recueillant lui-même sur le sol français ces semences aujourd'hui disparues.

Avec ces échantillons, les agronomes français ont pu replanter tout un potager au siège du spécialiste du petit électroménager Seb, à Écully. Baptisé « Jardin Vavilov », il a été inauguré le 22 octobre dernier en présence du directeur de l'Institut lui-même. À terme, quinze de ces jardins conservatoires pourraient voir le jour à travers la France.

Et, dans l'avenir, les agronomes lyonnais espèrent distribuer ces graines aux particuliers, jardiniers et agriculteurs, afin que ces espèces retrouvées se répandent. « Une façon de préserver la biodiversité, mais également de produire des aliments de meilleure qualité », insiste Stéphane Crozat.

Un atout de taille pour la capitale de la gastronomie française : les meilleurs restaurants de Lyon ont déjà manifesté leur intérêt pour ces « nouveaux » fruits et légumes, riches en saveurs.

Les Russes, de leur côté, visent des enjeux autrement sérieux. Vavilov était parvenu à la conclusion que la richesse du patrimoine alimentaire contenu dans les semences des variétés locales leur conférait une grande faculté d'adaptation et de puissantes capacités de résistance aux maladies et parasites. « Peu importe les conditions climatiques : si l'homme leur donne des engrais, ou même simplement les arrose, ces semences s'adaptent à leur environnement et y prospèrent », insiste le directeur.

Et, comme l'avait déjà envisagé Nikolai Vavilov lui-même, la mission de l'Institut pourrait être de réintroduire ses graines, le cas échéant, après une crise agricole globale, voire un grand bouleversement climatique. « Et d'assurer ainsi ni plus ni moins que l'avenir alimentaire de la planète », conclut modestement Nikolai Dzioubenko. ■

DU HARICOT LYONNAIS AU MELON RUSSE

Le jardin Vavilov est constitué d'une première « collection lyonnaise » faite de variétés créées en région Rhône-Alpes entre le 19^e et le 20^e siècles. Parmi les légumes ressuscités grâce à Vavilov, on retrouve le haricot lyonnais à longue cosse, la laitue batavia de Pierre-Bénite, le blé barbu du Haut-Beaujolais, le navet noir de Caluire et la courge blanche de Lyon.

La deuxième partie du potager est dédiée à des variétés russes anciennes, récoltées lors d'une expédition scientifique franco-russe dans le Caucase, en août 2015. On y retrouve notamment le melon Tamanskaya, la coriandre Koubanski, le poivron Trompe d'éléphant, l'amarante étalée et la tomate Agata.

publi-reportage

Au pays des bilingues heureux



Après avoir présidé durant près de 25 ans l'un des internats les plus prestigieux de France, le célèbre pédagogue Claude-Marc Kaminsky vient de poser ses valises à Moscou pour y créer le premier centre psychopédagogique français de Russie : Sokrat. L'une de ses missions premières est de « rendre les enfants bilingues heureux ». Rencontre.

Propos recueillis par MANON MASSET

Le Courrier de Russie : « Rendre les bilingues heureux... mais encore ? »

Claude-Marc Kaminsky : Les enfants bilingues, qui ont un père français et une mère russe, ou inversement, et qui fréquentent des établissements scolaires strictement français ou russe rencontrent un certain nombre de difficultés spécifiques.

Souvent, ils ne parlent la langue du pays d'origine qu'à la maison, ou bien de façon très succincte, tandis que la langue du pays d'accueil est encore fragile.

Parce qu'il souhaite avant tout communiquer, le parent expatrié, quand il emploie sa langue maternelle, utilise généralement des phrases brèves, simples, un vocabulaire largement réduit. Mais c'est une grave erreur ! Au contraire, mieux vaut employer un vocabulaire riche et varié, pour apprendre aux enfants à argumenter et à raisonner.

Le centre Sokrat privilégie l'approche personnalisée : nous étudions chaque problème individuellement

Nous conseillons donc aux parents d'enfants bilingues de consulter dès qu'ils détectent chez leurs bambins une quelconque difficulté liée au langage : troubles de l'élocution, déficit de vocabulaire actif, hésitation entre les deux mots, français et russe, etc. Nos psychologues connaissent bien ce genre de problèmes, mais aussi ceux liés à l'exclusion sociale ou à la connaissance lacunaire d'une langue.

LCDR : Outre résoudre ces problèmes liés au bilinguisme, quel est l'objectif du centre Sokrat ?

C-M. K. : Nos tests ont trois objectifs : identifier d'éventuels soucis psychologiques, évaluer les capacités intellectuelles de la personne et aider à l'orientation scolaire et/ou professionnelle.

Souvent, les parents s'adressent à nous, au départ, pour résoudre des problèmes psychologiques, tels des troubles du langage, de la timidité, des angoisses nocturnes, et autres, pour lesquels il n'y a pas de médicament.

Mais en leur faisant passer nos tests scientifiques, il n'est pas rare que nous décelions chez les enfants des talents cachés.

Les parents, parce qu'ils ignorent les capacités de leur progéniture, se trompent parfois dans leurs choix d'orientation. Je rencontre régulièrement, ainsi, des « littéraires » aux dons artistiques ou des scientifiques dotés de capacités littéraires, etc.

LCDR : Qu'est-ce qui distingue Sokrat des autres institutions psychopédagogiques de la capitale russe ?

C-M. K. : Nous utilisons des tests français et européens, et notre équipe de psychologues et d'orthophonistes est formée par la célèbre psychoclinicienne franco-russe Fabienne Asiani, diplômée de la Sorbonne et qui donne régulièrement des conférences à travers toute la Russie.

En réalisant l'étude de marché, nous avons également constaté que la plupart des centres psychopédagogiques moscovites établissent leurs diagnostics exclusivement sur la base de tests réalisés sur ordinateur. Et j'estime que cette façon de faire apporte souvent des réponses, disons, « stéréotypées »... à la manière d'un horoscope.

À l'inverse, le centre Sokrat privilégie l'approche personnalisée : nous étudions chaque problème individuellement. Nous proposons pour commencer un forfait de trois rendez-vous obligatoires - 12 heures de travail au total - au tarif de 33 000 roubles.

La première fois, nous recevons les parents et leur fils ou fille, puis l'enfant seul. Je participe à tous les entretiens, avec mon interprète si le patient est russe. Et, dès le troisième rendez-vous, nous fournissons un bilan-diagnostic écrit et oral très approfondi.

LCDR : Vous ne prenez en charge que les enfants ?

C-M. K. : Non, même s'ils sont notre première patientèle. Mais nous travaillons aussi avec des étudiants que nous aidons à choisir la bonne formation et la bonne université. Selon une étude menée en Espagne, 60 % des étudiants choisissent leurs études au hasard.

Nous aidons également des adultes désirant changer de métier.

LCDR : Pourquoi la Russie ?

C-M. K. : Pour des raisons sentimentales, principalement. Ma grand-mère était russe et mon grand-père a servi sept ans dans l'armée impériale russe.

Je viens régulièrement en Russie depuis 1993, et j'ai visité pas moins d'une vingtaine d'établissements scolaires dans différentes

ville, de Moscou à la Yakoutie. En outre, en tant que directeur d'école en France, j'ai également eu l'occasion de rencontrer, conseiller et orienter de nombreux élèves russes. Je dois bien avouer que je les considérais un peu comme ma famille.

LCDR : Les élèves français et russes sont-ils différents ?

C-M. K. : J'ai le sentiment que les petits Russes ont plus de maturité que les jeunes Français. Ils sont très bien formés, font preuve d'un profond respect à l'égard des enseignants et entretiennent un rapport littéralement « sacré » à la culture.

Quant aux parents, ils sont exigeants, ils veulent offrir à leurs enfants une culture « humaniste », à la fois complète, riche et de grande qualité.

CENTRE PSYCHOPÉDAGOGIQUE FRANÇAIS DE RUSSIE « SOKRAT »

Tél. : +7 (499) 248 04 34

+7 (499) 248 28 98

E-mail : info@cokrat.com

M. Smolenskaia, Arbat, 35, bureau 637

Site internet : www.cokrat.com



Le directeur de l'Institut, Nikolai Dzioubenko, dans son bureau, sous le regard bienveillant de Vavilov.